

HERCULE VALJEAN

# La Svengali



BeQ

# **Hercule Valjean**

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-050

## **La Svengali**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 700 : version 1.0

# La Svengali

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

## I

Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides, se gratta la tête.

Il avait devant lui un dossier épais de plusieurs pouces.

Toute la relation, toutes les dépositions, en fait, d'une affaire maritime, sur laquelle, par juridiction spéciale, il devait jeter un peu de lumière.

Il se gratta la tête avec raison.

Une semaine d'interrogatoires, de visites, de minutieuses inspections n'avait donné, en tout, que ce rapport.

Et comme solution, rien...

Il décrocha le téléphone et signala un numéro.

– Allô ? Benoît Augé ? J'ai besoin de voir le Domino noir en vitesse. Dis-lui qu'il passe à mon bureau.

Benoit Augé, l'intermédiaire du Domino noir.

Cet homme, assumant le nom du Domino noir, avait décidé de consacrer ses talents, son flair, son intuition, sa profonde psychologie de l'âme humaine, à la solution des crimes difficiles, devant lesquels la police ordinaire, pressée par son surcroît de travail, devait baisser pavillon.

Et comme le Domino noir, précieux auxiliaire de la police, désirait avant tout garder l'anonymat le plus complet, il ne travaillait qu'à deux conditions.

Il lui fallait d'abord le mystère du déguisement.

Passé maître en cet art pourtant difficile, le Domino n'apparaissait jamais devant qui que ce soit à moins d'être revêtu d'un impeccable déguisement.

Et c'est ainsi qu'on ne savait pas du tout qui il était, d'où il venait, où il demeurerait.

On le disait un jeune homme riche, oisif, occupant ainsi son temps, sa fortune – car il ne demandait jamais de paiement – et ses talents.

Mais ce n'était que rumeur...

Une autre condition essentielle était que si on voulait communiquer avec le Domino noir, il fallait passer par le seul homme qui connusse la vraie physionomie du Domino, son vrai nom et son adresse.

Homme d'une loyauté à toute épreuve, cet émissaire, Benoit Augé, était en même temps, et par goût, reporter policier au quotidien LE MIDI.

C'est ainsi que Théo Belœil lui téléphona, exigeant la présence immédiate du Domino noir à son bureau.

Moins d'une heure plus tard, Théo était assis devant un jeune homme d'âge assez indéfinissable, d'apparence assez indéfinissable, de physionomie assez indéfinissable.

Un homme neutre en tout.

Couleur, visage, habits, tout était neutre.

– Alors, Théo, des difficultés ?

– Oui.

– Une cause ?

– Oui, et je te dis que c’est pas du chichi ordinaire.

– Quelle sorte de cause ?

– Comme tu n’en as jamais vu.

– Raconte-moi ça.

– Certainement. Je vais te raconter tous les détails que je connais. Je vais te raconter l’histoire de ce crime, telle qu’elle est ici dans le dossier. Et tu porteras ensuite ton jugement.

– Entendu. Je t’écoute.

Et voici l’histoire que Théo Belœil raconta au Domino noir...

## II

Le trois-mâts SVENGALI voguait doucement en direction des eaux canadiennes.

C'était un navire élégant, dernier vestige de la navigation à voile, magnifique embarcation pontée, aux lignes harmonieuses, à la proue fière et pimpante, tranchant l'eau de sa force altière.

La mer était calme, et une ondulation à peine perceptible imprimait à la barque un mouvement valsant d'une extrême douceur...

Le ciel était bleu et la mer était verte, et à l'horizon, on voyait le disque blanc de la lune de jour.

Alors on savait que le soir même, la lune serait pleine et froide, jetant sa lumière blanche sur les eaux argentées.

La barque était inclinée sur le côté, absorbant le vent doux, se le jetant dans les voiles, en usant



toute la puissance pour avancer sur la mer.

Sur le pont propre et clair de la longue barque, une femme est paresseusement étendue.

Seule femme à bord de ce vaisseau, elle avait demandé que chaque après-midi, on la laisse ainsi se baigner de soleil.

Vêtue d'un costume de bain blanc, et sa peau brune et attirante comme un fruit mûr s'offrant aux regards...

De longues jambes fines et élégantes.

Des épaules d'une fermeté magnifique, d'un port admirable.

Un torse rongé par le soleil, mais de peau douce et solide.

Une poitrine parfaite, qui s'expose cet après-midi à la chaleur du jour, et se laisse pénétrer des rayons du soleil.

Julie Maillot dort sur le pont, bercée par le roulement de la barque.

Dans le poste de commande, le capitaine du navire, un jeune Russe, Alexis Andreiv, surveille

la femme.

Il est jeune et de belle prestance.

Il a, pour cette femme, un faible, un penchant, un amour peut-être ?

À la poupe du navire, assis, fumant sa pipe, le quartier-maître, et premier officier du navire, le Français Jean-Pierre Deschois.

Il a l'œil bleu et les cheveux blonds, et dans sa démarche, il y a cinq générations de marins, cent ans de pêche en eaux profondes, de barques à voiles et de goélettes dansant sur la vague comme des bouchons.

Jean-Pierre est breton, et, dans sa cervelle de marin, il y a l'entêtement et la détermination...

Jean-Pierre, de temps en temps, se lève et va regarder dormir la belle femme.

Il la regarde, et son œil reste sans tache.

Mais il rougit, et la couleur monte aux joues, se répand sur le front.

Jean-Pierre aime cette femme ?

Il a vingt-cinq ans.

Quand on a vingt-cinq ans, qu'on est breton, et chaste au surplus, pourquoi ne pas aimer une femme ?

Dans le grand entrepont, qui sert de salon et de place où l'on vit les jours de tempête, Olaf Erickson est assis à une table.

Il fait une patience.

Il a une bouteille à ses côtés.

Le capitaine voudrait bien avoir une bouteille.

Jean-Pierre aimerait boire du pinard.

Mais eux sont retenus par le devoir.

Olaf Erickson est un passager.

Alors il a une bouteille.

Et il boit en faisant sa patience.

Et de temps en temps, il se lève, marche jusqu'à l'écoutille, grimpe l'escalier et entrouvre la double porte, et il regarde.

Lui aussi regarde sur le pont.

Lui aussi regarde dormir Julie Maillot.

Mais quand il la regarde, il a des jurons qu'il

se mord entre les dents.

Car Olaf Erickson aussi aime Julie Maillot.

Et l'alcool lui enlève sa patience...

Dans la soute aux moteurs, ces moteurs qui ne servent qu'en cas d'urgence, et pour actionner les treuils ou les grues de déchargement, un homme est aussi oisif.

C'est Bruno Heindrich, un Allemand, l'ingénieur du navire.

Il n'a rien à faire quand le navire est à voile.

Alors il pense à Julie Maillot, pense qu'il a quarante ans et un ventre mal retenu, et il jure aussi entre ses dents.

Car Bruno pense au capitaine.

Il pense que le capitaine est jeune et beau.

Bruno pense à Jean-Pierre.

Il sait que Jean-Pierre est jeune et beau.

Il pense à Olaf Erickson, et il sait que le Suédois est jeune et beau.

Et Bruno songe à lui-même.

Et il sait qu'il n'est pas jeune.

Il sait qu'il n'est pas beau.

C'est vie triste pour Bruno...

Et dans l'étroite cuisine, un Philippin, un jeune oriental aux yeux bridés, à la faconde habile, sourit.

Car il n'a que vingt ans.

Et n'est-il pas le seul qui ait murmuré des mots d'amour à Julie Maillot ?

N'est-il pas le seul qui, un soir, a causé une bien grande surprise à l'homme de quart ?...

Alors lui, un Philippino... un demi-chinois, n'ayant qu'un seul nom pour tout bagage, a réussi là où le capitaine, le premier officier, un passager charmant et un ingénieur rangé ont échoué.

Ce qui est bien du bonheur à la fois pour Peppino.

Avec ça qu'il a gagné la femme en plus.

Alors il sourit, et chante...

*« Desde que se fue  
Porque vivo yo ?  
Caminito mio...  
Caminito mi amor... »*

Il pense aux petits sentiers, et aux tonnelles fleuries.

Il pense aux herbes vertes.

Il pense aux montagnes qui jaillissent vers le ciel.

À la terre brune et ferme, et solide sous le pied.

Car Peppino est un terrien, et il sait dans le fond de son être, qu'il a gagné cette femme parce qu'il chante bien, qu'il dit bien les mots d'amour et en accomplit magnifiquement les gestes, et qu'il est un terrien.

Comme elle est une terrienne.

Qui se ressemble, s'assemble.

Alors il sourit, il chante, il est très heureux, et des hommes jurent, dans les entreponts et sur le pont, et des hommes serrent les poings en rages subites qui les transfigurent et leur mettent un pli mauvais à la commissure des lèvres.

Mais toujours vogue la barque.

Elle a soixante-quinze mille dollars de bois de tek dans sa cale.

Elle vient d'Afrique, et elle va vers l'Amérique.

L'an prochain, elle sera mise au rancart.

Mais en attendant, sa coque saine et son étrave sans faiblesse fendent l'eau glauque des océans, et la SVENGALI sert admirablement les armateurs, ses maîtres.

### III

Il y avait six cabines à passagers sur la SVENGALI.

Mais jamais on n'en embarquait.

Ceux qui venaient s'informer retournaient toujours.

– Une barque à voile ? Mais nous n'arriverons jamais.

Quelquefois, un écrivain en mal d'expérience nouvelle, un vieux marin rêveur qui regrettait les temps de la navigation propre, venait... mais les prix ne convenaient pas.

Car, toute barque à voile qu'elle était, la SVENGALI était une barque de luxe, avec eau courante et lumière électrique, et les cabines étaient luxueuses. Peu nombreuses, mais d'un grand luxe.

Cela avait été une erreur des armateurs.



Mais à Casablanca, cette fois-ci, deux passagers s'étaient présentés.

D'abord Julie Maillot.

– Je voudrais traverser sur votre navire.

Le capitaine Andreiv, jeune marin qui avait choisi ce navire pour des raisons sentimentales, et un peu à cause du peu de travail que sa conduite exigeait, eut soudain un regard rêveur..

– Vous voulez une cabine ?

– Oui.

Il avait fixé le prix du passage.

– C'est cher, mademoiselle, mais je dois obéir aux ordres des armateurs.

– Mais non, c'est très bien, je vous assure. Et elle avait payé d'avance.

– Je serai bien nourrie ?

Le capitaine ne put qu'incliner la tête.

– Oui... Mais oui.

Et quand elle fut partie, il appela le steward.

Il sortit de l'argent de sa poche.

– Mon argent, dit-il, et garde le secret là-dessus.

Et il fit venir du Champagne et du caviar, des fruits divers congelés, et les meilleures viandes possibles. Et il fit ainsi approvisionner la barque pour des mois à venir, dépensant plusieurs cachets de salaire.

– Mais ça vaut la peine, se dit-il.

Et il rêva encore à cette femme, grande, merveilleusement belle, aux yeux extraordinaires...

Il rêva...

Et divagua presque.

Le lendemain, la femme revint, et passa deux heures.

Alors Jean-Pierre la vit.

La veille, il n’y était pas.

Et quand il la vit, il attira le capitaine à l’écart.

– Vous la connaissez, capitaine ?

– Non. C’est une passagère.

Il vint un éclair aux yeux de Jean-Pierre.

Et ce soir-là, malgré la brune Lucile qui se blottit entre ses bras au bar du Chat qui Roule, sur la rue Lyautey, à Casablanca, il rêva à Julie Maillot.

Bruno Heindrich avait aussi vu Julie Maillot.

Il se contenta de se plisser les yeux, et de remonter son pantalon d'un geste roulant, en tirant comme ça, des deux mains, sur la ceinture.

Il épia la conversation.

Ainsi il sut qu'elle serait une passagère vers l'Amérique.

Peppino, dans sa cuisine, vit par le treillis la passagère.

Il esquissa un entrechat.

Puis il murmura :

– Madré de Dios ! La mujer es ma bella !...

Et il répéta :

– Magnificente !...

Et ses chants, durant les heures qui suivirent,

ne parlèrent que d'Amor, Passion, Noches de rêve, et autres indicatifs du même genre.

Le soir, sous la lune bleue de Casablanca, au lieu d'aller acheter du bonheur dans le quartier, il gratta sa guitare et prit son mal en patience.

Il y avait toujours la passagère du lendemain.

Car le lendemain on appareilla.

Bien nantis de provisions, de Champagne et de vins fins.

Avec un capitaine qui regardait la passagère.

Un premier officier qui regardait la passagère.

Un cuisinier qui regardait la passagère.

Un ingénieur qui se regardait le ventre, les cheveux gris, les yeux ridés, et qui soupirait.

Ah, et il y avait le passager.

Celui-là était embarqué à la dernière minute.

Il avait couru à bord, valise à la main.

– Vous allez en Amérique ?

– Oui.

– Prenez-vous des passagers ?

- Oui.
- Combien de temps mettez-vous pour le voyage ?
- Six semaines.
- Diable !
- Nous sommes une barque à voile, monsieur. Une barque de gros tonnage, mais une barque tout de même.
- Bon.
- Vous avez vos papiers ?
- Oui.
- Allez les faire viser par l’immigration du port.

L’homme y alla.

Il revint au bout d’une demi-heure.

Les câbles étaient largués, la voile en place.

Un remorqueur attendait pour tirer la SVENGALI de la jetée.

Le capitaine Andreiv attendait son passager.

Celui-ci revint, papiers en ordre.

Il demanda au capitaine.

– Suis-je le seul passager ?

– Non.

– Qui sont les autres ?

Le capitaine hésita un moment.

– Seulement une passagère, mademoiselle Julie Maillot.

Le nouveau venu respira profondément. Ses yeux eurent une lueur joyeuse.

– Ah ?

Il se nomma.

Cela confirmait les papiers.

– Je suis Olaf Erickson.

Le capitaine inclina la tête.

– Je vois ça par vos papiers.

Puis il alla lui montrer sa cabine.

À l'autre bout de l'entrepont...

Une longueur de bateau entre sa cabine et celle de Julie Maillot.

Le capitaine était un homme prudent.

Le passager était beau.

La passagère aussi.

Ça n'était pas une question de morale.

On protège ce que l'on convoite, c'est tout naturel.

Puis, en remontant, le capitaine dit au Steward :

– Garde un œil sur ces deux jeunes-là... Sait-on jamais ?

Et il rejoignit son poste de garde, car le remorqueur était en position de touage, et réclamait le capitaine. On démarra, puis le remorqueur toua...

## IV

Deux semaines plus tard, la situation était tendue.

On était en plein Atlantique, et le vaisseau fendait sa route vers l'Amérique.

La situation s'était beaucoup clarifiée. Le capitaine, son officier et l'ingénieur se parlaient qu'à peine.

Tous avaient deviné l'attirance de l'autre vers la passagère.

Olaf Erickson buvait et jurait. Jour après jour.

Et dans sa cuisine, Peppino chantait.

Il était le seul à vouloir chanter.

N'avait-il pas réussi où tous les autres avaient échoué ?

N'était-il pas le seul à savoir les pensées et les désirs de Julie Maillot ?



Car la belle fille avait ri en entendant parler Peppino, la première fois.

Le capitaine était à lui faire la cour.

Une cour très russe.

Très peu subtile.

De très gros compliments.

Et Julie commençait à la trouver moins intéressante, cette conversation.

Alexis Andreiv était beau garçon, c'était certain.

Mais il ne savait comment prendre les femmes.

Or Peppino, portant un cabaret chargé des ingrédients à consommations, avait eu un entrechat en entrant dans la cabine du capitaine.

Et en servant, il avait chanté le tiers d'un refrain de son pays.

Et toujours son grand sourire à dents blanches.

Et ses yeux curieux, fureteurs, effrontés.

Ses yeux qui mettaient la jeune femme comme

en exposition plus ou moins catholique.

Elle avait ri.

Et quand il était sorti, elle avait dit au capitaine :

– Il est charmant ! Et quels yeux.

Le capitaine, vexé, avait passé proche de se fâcher.

Mais il s'était contenu.

Le lendemain soir, dans le salon, Jean-Pierre, pendant que le capitaine prenait le quart car on était en eaux herbeuses, non loin de la mer des Sargasses fit aussi la cour à la jeune fille.

Il avait comme atout sa jeunesse, son inexpérience, et sa timidité.

Et les affaires allaient bien...

Julie Maillot, en robe fraîche et révélatrice, en robe blanche qui tranchait bien sur sa peau brune, se laissait aller à ce beau gars, à ce beau Breton.

Mais il fallut que Peppino entra de nouveau.

Toujours ses yeux et son sourire et sa chanson...

Il était assez grand, et beau mâle.

Il avait surtout ses yeux.

Alors Julie se laissa aller à lui parler quelques mots.

Des banalités.

Ce soir-là, la veillée de Jean-Pierre fut gâtée.

Car Julie fut distraite.

Peppino sortit, et elle devint distraite, rêveuse.

Jean-Pierre essaya bien de causer, mais en vain. Elle ne l'écoutait pas, elle était ailleurs.

Elle descendit à sa cabine.

Le lendemain matin, au déjeuner, elle fit un large clin d'œil à Peppino.

Le capitaine surprit le manège.

Jean-Pierre aussi.

Olaf aussi.

Et Jean-Pierre le dit à Bruno.

Par ailleurs, Peppino cria à Bruno, par une écouteille.

– Dis donc, en bas...

En français, il avait un accent inimitable.

– Dis-donc, en bas ?... L’as-tu vue, la passagère ?

Bruno grogna.

– Oui.

– Elle est jolie, hein ?... Et... !

Il fit un geste.

Ça décrivait des courbes et de la beauté.

Et il y avait une telle lueur dans ses yeux que Bruno comprit tout.

Comme les autres avaient compris.

Il lança un morceau de charbon à Peppino.

Celui-ci lança l’écoutille dans son froncin, en riant à grands éclats...

## V

Les choses en étaient là.

Les hommes à bord se décourageaient.

Et Peppino chantait.

Julie Maillot avait des étoiles, du ruban bleu, de la marche nuptiale et des frissons dans les yeux.

Puis, les choses se précipitèrent.

Un soir, le drame se joua.

Un drame qu'on ne soupçonnait pas.

Un drame remarquable.

Mais commençons par le commencement...

Bruno monta sur le pont.

En titubant.

Il marcha jusqu'à la misaine, et vit Julie qui y était assise.

Elle causait avec Peppino.

Ils se tenaient les mains, et les dents blanches de Peppino luisaient comme des choses maléfiques dans le noir.

Bruno marcha vers le couple.

Il ne dit pas un mot.

Il souleva Peppino par le collet, et lui asséna un coup de poing en pleine figure.

Puis il souleva Julie consternée, effrayée, et la gifla en pleine figure.

Elle trébucha sur le corps affalé de Peppino.

Puis Bruno l'Allemand descendit vers sa soute aux moteurs.

On l'entendit qui chantait une ronde à boire allemande.

Le capitaine accourut, attiré par le cri de Julie.

Il vit Peppino, et la joue rougie de la fille.

Il transporta Peppino à sa cabine.

Julie lui administra les premiers soins.

Elle le soigna toute la nuit. Elle ne dormit pas,

elle veilla à ses côtés.

Elle tenait quelque chose contre elle, sur sa chaise.

Et il y avait une lueur de détermination dans ses yeux.

Le lendemain matin, elle se coucha.

Et elle dormit.

Le capitaine attendait ça.

Il rôdait autour de la cabine de Peppino depuis son réveil.

Puis quand la jeune fille fut partie, il entra.

Peppino était réveillé.

– Peppino, je veux te parler.

Peppino, les lèvres tuméfiées, eut peine à répondre.

– Oui ?

– C'est un avertissement que je te donne. Si tu ne veux pas que plus grand malheur t'arrive, laisse Julie Maillot tranquille.

Peppino se mit à sourire.

Ce fut une douleur, alors, il fit une grimace.

Puis il dit.

– Bruno était saoul. Il ne recommencera pas.

Mais le capitaine rit doucement.

– Vois-tu Peppino, je ne veux peut-être pas parler seulement de Bruno. Il y en a d'autres...

Peppino ne comprenait pas.

– Je ne...

– Tu ne comprends pas ?

– Non.

Le capitaine esquissa... un geste de menace.

– Tu verras ce que je veux dire. Tu le comprendras un jour... si tu continues à faire la cour à Julie Maillot.

Peppino haussa les épaules.

– C'est mon droit...

Le capitaine le regarda longuement.

Peppino détourna les yeux.

Il y avait de la mort dans les yeux du capitaine.



Alexis Andreiv sortit.

Peppino resta seul.

Un homme cependant, accroupi derrière la bouche d'air, avait tout entendu.

Il avait entendu la menace du capitaine.

Jean-Pierre sourit méchamment...

Il n'y avait maintenant qu'à laisser courir les événements.

Jean-Pierre avait confiance que Julie lui reviendrait de droit, un de ces jours.

Olaf Erickson, de son côté, blasphémait toujours, buvant toujours, et toujours faisant cette éternelle patience sur la table du salon.

Une fois, il se leva.

Peppino était guéri.

Il était retourné à la cuisine.

Olaf marcha jusqu'à la cuisine.

Une énorme marmite d'eau bouillante reposait sur le feu.

Olaf la rejoignit avant que Peppino puisse

savoir ce qu'il faisait.

Olaf la souleva, et lança le contenu au visage du Philippin.

Seulement, Olaf était saoul, la mer tanguait, et Peppino était très alerte sur ses jambes.

Ceci produisit que Peppino roula dans le corridor, sans être touché par l'eau, et Olaf perdit l'équilibre, tomba, et se heurta la tête sur le coin du poêle.

Il fut inconscient une heure.

Quand il revint à lui, il était sobre, et il ne se souvenait pas d'avoir agi ainsi.

Il s'en excusa même auprès de Peppino, mais sans sincérité...

Chacun retourna chez soi.

Il faut bien comprendre que Julie Maillot ne passait pas la tête haute devant tous ces gens.

Oh, non !

Et voilà qui était exaspérant pour eux, car la jeune fille, coquette née, au corps fait pour la joie, jouait tous les jeux. Elle agaçait et attirait,

s'offrait et se refusait tour à tour.

Et Alexis...

Jean-Pierre...

Olaf...

Tous recevaient d'elle sourires et gestes...

Et quand elle passait, la robe de bain traînante, ouverte, montrant ses jambes nerveuses et souples et le grand décolleté de son costume de bain, quand elle allait s'étendre sur le pont pour son bain de soleil quotidien, les yeux la suivaient.

Les yeux d'Olaf, et de Jean-Pierre et d'Alexis Andreiv.

Par l'écouille de la soute aux moteurs, les yeux oisifs de Bruno.

Et ici et là, les yeux des matelots, remplis de désirs à mesure que les jours passaient, mais de désirs impuissants, car cette femme appartenait au cuisinier.

Pas plus de prestige qu'eux, ce cuisinier.

Mais il avait le prestige d'avoir gagné la femme.

Peppino dansait sur un volcan.

S'il s'en doutait maintenant, il ne le laissait pas paraître, car il chantait toujours, et grattait toujours sa guitare.

Son travail fini, il rejoignait Julie Maillot.

## VI

Le navire voguait silencieusement sur la mer.

Avec ce silence plein de craquements et de bruissements de vagues contre la coque. Ce beau et grand silence de l'immensité bleue.

Rien ne peut se comparer à la navigation à voile.

Rien ne peut se comparer à la douceur, l'élégance, le velouté de ce genre de navigation.

Ce navire qui vogue sans un bruit, sans effort, poussé par un vent qui lui gonfle les voiles, les rebondit, les tend sur les vergues.

Ce soir-là, la lune était à son plein.

Le navire était dans la mer des Antilles, ayant préféré ce détour pour profiter des vents alizés.

Le ciel était d'un bleu incomparable.

Au ciel brillèrent cent mille étoiles.

Et chaque vague de la mer jetait en son moutonnement un phosphorescence.

C'était un soir de rêve.

Sur l'avant-pont, près de l'emblavure du beaupré, Julie Maillot et Peppino tenaient leur session nocturne.

On causait et on s'embrassait, et les mots doux de Peppino étaient comme une musique.

Julie Maillot, les yeux chavirés, écoutait et buvait les paroles.

On eut dit une vampire d'amour, s'abreuvant de phrases et de mots tendres.

Puis Peppino se leva.

– Excusez-moi, je vais à ma cabine.

Il longea le bastingage.

Sur la dunette, on distinguait une ombre.

Alexis Andreiv rêvait, seul.

De son poste, il ne pouvait voir cette partie du pont où Peppino et Julie étaient assis.

À la poupe, Jean-Pierre était accoudé sur le

bastinguage, se laissant bercer par le léger roulis.

Au pied du bâti de la dunette, par le grillage d'un hublot d'aération, Bruno regardait.

Il pouvait très bien voir, sans être vu, ce que faisaient Julie et Peppino.

Dans le salon, Olaf faisait sa patience.

Peppino marcha vers la cuisine.

Trois portes donnaient sur la cuisine.

Trois portes et une trappe.

Il y avait d'abord la porte ouvrant sur le pont, à côté de la porte donnant dans le salon.

Il y avait la porte ouvrant dans le salon même.

Il y avait la porte donnant dans l'entrepôt, lequel entrepôt ouvrait lui-même sur l'autre côté du navire, et dans la cabine du capitaine.

Et dans l'entrepôt, il y avait une trappe donnant sur la soute aux moteurs.

Peppino se leva donc, et s'excusa auprès de Julie.

Il marcha vers la porte de sa cuisine.

Le capitaine entendit le bruit des pas, et vint voir qui passait.

Quand il vit que c'était Peppino, il eut un geste rapide, se retourna et disparut.

À la poupe, Jean-Pierre entendit venir Peppino, et se redressa.

Quand Peppino fut entré, il se dirigea lentement vers l'autre côté du navire, vers la porte de l'entrepôt.

Olaf, en entendant le bruit que fit Peppino entrant dans la cuisine, rangea soigneusement ses cartes, et se leva...

Bruno entendit Peppino marcher au-dessus de lui, et il se mit à rire malicieusement, en se dirigeant vers la trappe.



## VII

Une demi-heure se passa.

Julie se leva, impatiente, et marcha vers la porte de la cuisine.

Elle ouvrit l'huis et se pencha. Puis son cri retentit.

Un cri horrible qui trancha la chaleur de la nuit.

Un cri qui fit sursauter les plus braves.

Et ce fut une course générale.

Jean-Pierre accourut de la poupe du navire.

Le capitaine dégringola de la dunette.

Olaf sortit en titubant du salon.

Bruno apparut à l'écouille de la soute aux moteurs, un point d'interrogation sur le visage.

Et plusieurs matelots bondirent sur le pont, ayant sauté de leur hamac, alertés par le cri.

Un jeune mousse, de vigie dans la misaine, et qui remaniait le pont depuis une demi-heure et plus, descendit l'échelle de corde, un sourire sur les lèvres.

On s'affaira autour de la porte de la cuisine.

Julie Maillot gisait par terre, inconsciente.

Mais ce n'était pas le corps inanimé de la jeune fille qui attirait autant les regards.

C'était le cadavre de Peppino, un poignard au cœur, qui était coincé entre le poêle et l'évier, dans une position non naturelle...

Le couteau était entré en plein cœur, et le visage de Peppino respirait une paix profonde, une quiétude étrange...

On ramena Julie à sa cabine.

Le capitaine jeta des ordres qui ne furent pas écoutés.

Jean-Pierre, pâle, essaya d'organiser l'affaire.

Mais ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'on put enfin mettre de l'ordre dans l'émeute.

Le capitaine prit de nouveau charge de la

situation, comme il se devait.

Et bientôt, le cadavre de Peppino était à la cale, attendant, au lendemain pour être jeté à la mer.

Seul Jean-Pierre avait gardé assez de sang-froid, malgré sa pâleur, et en un rien de temps, il avait organisé l'enquête.

Qui a vu quelque chose ?

Personne ne parla.

Le mousse de vigie serra les dents.

Un instant, un sourire se joua sur ses lèvres.

Mais il se tut.

Et avec une Julie Maillot hystérique de désespoir, criant et hurlant dans sa cabine, le navire continua sa route, voiles dehors et moteurs à plein gaz, pour toucher au plus vite le port de destination.

Une semaine plus tard, ayant brûlé les étapes et filé à dix nœuds à l'heure, le navire entra dans le port de Métropole.

C'est là que le capitaine, obéissant à son

devoir nécessaire, remit la cause entre les mains de la police.

C'est là que Théo Belœil fut confronté par un mystère.

Et c'est comme ça qu'il fit venir le Domino noir.

## VIII

Le Domino avait religieusement écouté le récit de Belœil.

Quand celui-ci eut terminé, le Domino fut longtemps songeur.

– Et ton opinion ? demanda Belœil.

– Je n'en ai point. C'est trop prématuré. J'ai des idées...

– Moi aussi. Moi, je soupçonne trois personnes, et je suis tout de même certain qu'un seul a fait le coup. Mais qui ?

Le Domino le regarda fixement pour quelques secondes, puis il demanda, en pesant bien ses mots.

– Me raconterais-tu une partie des témoignages ?

– Certainement.

Théo Belœil prit le dossier de nouveau.

Il l'ouvrit.

Il choisit une liasse de papiers.

– Voici le compte-rendu sténographié des interrogatoires.

– Bon. C'est ce que je voudrais connaître.

Belœil les lui passa :

### *Interrogatoires*

Capitaine Alexis Andreiv, commandant la  
SVENGALI.

– Quel est votre nom ?

– Alexis Andreiv.

– Nationalité ?

– Russe.

– Depuis combien de temps commandez-vous  
la SVENGALI ?

– Cinq ans.

– Connaissez-vous Peppino depuis longtemps ?

– Deux ans.

– Comment fut-il engagé ?

– Par une agence de placement maritime.

– Vous en étiez satisfait ?

– Oui.

– Avez-vous eu connaissance de menaces qui ont été faites à Peppino ?

Andreiv hésita un moment.

– Deux attentats ont été perpétrés.

– Racontez.

– Le premier l'a été quand l'ingénieur, Bruno Heindrich lui a cassé la figure d'un coup de poing.

– Le deuxième ?

– Olaf Erickson, un passager lui a lancé une chaudière d'eau bouillante. Mais il ne l'a pas atteint.

– À ce voyage ici ?

- Oui.
- Connaissez-vous les motifs de cet attentat de Bruno et celui d’Olaf ?
- Le capitaine sourit légèrement.
- Je crois que oui. La jalousie.
- Pour qui ?
- Une très jolie passagère, Julie Maillot.
- Une passagère ?
- Oui.
- N’est-il pas étrange qu’une jolie femme prenne place à bord d’un navire à voile ?
- Oui.
- Vous admettez que c’est étrange ?
- Oui.
- Avez-vous une explication ?
- Non.
- Où est-elle embarquée ?
- À Casablanca.
- Lui a-t-on fait la cour ?



- Oui.
- Qui ?
- Mon premier officier, Jean-Pierre Deschois, Olaf Erickson, et à sa manière Bruno Heindrich.
- Et vous-même ?
- Et moi-même.
- Peppino ?
- C’est lui le vainqueur.
- Vous voulez dire ?
- Exactement ça et pas plus.
- Mais encore ?
- C’est lui qui a gagné le cœur de Julie Maillot.
- Ainsi plus de quatre individus avaient des raisons sérieuses de tuer Peppino.
- Oui.
- Où étiez-vous quand le crime fut commis ?
- Sur la dunette. J’étais de quart, pour remplacer le matelot malade.
- Vous n’avez rien vu, rien entendu ?

– Rien.

– Merci capitaine.

Jean-Pierre Deschois, premier officier.

– Votre nom ?

– Jean-Pierre Deschois.

– Nationalité ?

– Française. Je suis Breton.

– Êtes-vous depuis longtemps à bord de la  
SVENGALI ?

– Trois ans.

– Vous connaissez Peppino ?

– Naturellement.

– Connaissez-vous aussi Julie Maillot ?

Jean-Pierre devint pâle.

– Oui.

– Vous lui avez fait la cour ?

Hésitation de Deschois.

– Oui.

- Étiez-vous jaloux de Peppino ?
- Deschois hausse les épaules.
- Étiez-vous jaloux ? Répondez oui ou non.
- Naturellement.
- Où étiez-vous quand le crime fut commis ?
- J’étais à la poupe du navire.
- Que faisiez-vous là ?
- Je regardais filer le navire, et je rêvais. La nuit était belle.
- Vous n’avez rien vu, rien entendu ?
- Non.
- Connaissez-vous ce couteau ?
- Non.
- Vous en êtes certain ?
- J’en suis certain.
- Très bien. Ne vous éloignez pas, je vous questionnerai de nouveau tout à l’heure.
- Bien, monsieur.

Bruno Heinrich, ingénieur du navire.

- Votre nom ?
  - Bruno Heinrich.
  - Nationalité ?
  - Allemand.
  - Depuis combien de temps êtes-vous sur la SVENGALI ?
  - Quatre ans.
  - Connaissez-vous Julie Maillot avant de la voir à Casablanca ?
  - Non.
  - Lui avez-vous fait la cour, sur le navire ?
- Bruno lança un énorme juron en allemand.
- Calmez-vous, et répondez à ma question.
  - Lui faire la cour ? Quand le capitaine, et Deschois, et Peppino se pressaient autour d'elle comme des mouches à miel ? Je n'étais pas capable.
  - Auriez-vous voulu lui faire la cour ?
- L'Allemand jura de nouveau,
- Mein gott, oui.

– Vous étiez jaloux de Peppino ?

Les yeux de l'Allemand sont soudain faux.

– Non, je ne crois pas. Il avait gagné en combat loyal...

– Très bien. Où étiez-vous lorsque le crime fut commis ?

– Dans la soute.

– Vous n'avez rien vu ? Rien entendu ?

– Non.

– Merci beaucoup

Julie Maillot, passagère, amie de Peppino.

– Votre nom ?

– Julie Maillot.

– Nationalité ?

Légère hésitation.

– Française.

– De quelle ville ?

– Châlons-sur-Marne.

- Près de Paris ?
  - Oui.
  - Comment se fait-il que vous ayez retenu passage sur ce voilier ?
  - C’était une expérience nouvelle, je voulais la tenter.
  - Les hommes du bateau vous ont fait la cour ?
  - Oui.
  - À tour de rôle ?
  - Oui.
  - Vous avez préféré Peppino ?
  - Oui.
  - Pourquoi ?
- Elle se raidit.
- Ne vous offusquez pas, mademoiselle. J’ai besoin de savoir.
  - Il était gentil, il parlait bien, il était beau...
  - Mais ce n’était qu’un cuisinier.
  - C’était un homme.

– Je vois... où étiez-vous quand le crime fut commis ?

– Sur l'avant-pont, près du beaupré.

– Que faisiez-vous là ?

– J'attendais Peppino. Il s'était excusé pour aller à la cuisine quelques minutes. Préparer des consommations, probablement. Quand je vis qu'il ne revenait pas, je me suis levée, et j'ai marché jusqu'à la cuisine.

Elle met les mains sur son visage.

– Je vous en prie, mademoiselle, soyez calme... Vous l'avez trouvé ?

– Oui.

– Je vous remercie beaucoup mademoiselle... Je vous questionnerai de nouveau, ne vous éloignez pas.

Weng Chu Li, mousse chinois.

– Votre nom ?

– Weng Chu Li.

– Nationalité ?

- Indo-chinois.
  - Comment se fait-il que vous parliez si bien le français ?
  - Je suis Indo-chinois, et j’ai fréquenté les écoles coloniales françaises.
  - Bon. Que savez-vous de ce crime ?
  - Beaucoup, je crois...
  - Racontez-moi.
  - J’étais à la vigie de misaine...
  - À la quoi ?
  - Dans le mât de misaine, il y a une boîte de vigie. J’y étais, surveillant la route parcourue, comme l’exige la loi maritime.
  - Bon.
  - J’observais Peppino et la belle Julie depuis quelques minutes. Ils étaient assis sur l’avant-pont, ne se doutant pas de ma présence, et ils s’embrassaient. C’était très joli.
- Belœil rit.
- Et puis ?



– Peppino s’est levé, et il s’est dirigé vers la cuisine.

– Oui.

– Le capitaine Alexis s’est avancé sur la dunette, et il a regardé, puis quand il a vu que c’était Peppino, il s’est hâté vers l’échelle de la dunette, et il est descendu.

– Ah ? Ensuite ?

– Je ne l’ai plus revu que dix minutes plus tard. Il semblait nerveux. Il est revenu sur la dunette, et il s’est épongé le front.

– Et Julie ?

– Elle s’est levée quelques minutes après Peppino, et elle l’a suivi à la cuisine.

– Elle est revenue quelques secondes après le capitaine ?

– Qui vous l’a dit ?

– Je l’ai deviné. Continuez, maintenant.

– Jean-Pierre Deschois a traversé l’arrière du navire, et il est allé à la porte de l’entrepôt.

– Si je me souviens la cuisine aussi ouvre sur

l'entrepôt ?

– Oui.

– Continuez.

– Il est revenu assez longtemps après.

– C'est tout ?

– Non. Le salon a une écoutille d'aération. Elle était ouverte. Je pouvais voir Olaf Erickson qui faisait un patience en buvant du gin. Il a dû entendre du bruit dans la cuisine, car il a levé la tête tout à coup, puis il a marché vers la porte du salon donnant dans la cuisine. Il a ouvert cette porte, et il est entré dans la cuisine.

– Ah ?

– Et j'ai vu Bruno Heindrich sortir de l'entrepôt et marcher de l'écoutille de la soute aux moteurs, moins d'une minute avant que Julie ne se lève de nouveau, marche vers la porte de la cuisine, l'ouvre et « découvre » le cadavre.

– Nous avons donc une situation compliquée.

– Cela me semble, oui.

– Et c'est tout ce que vous savez ?

- C'est tout.
- Vous n'avez rien entendu, pas de bruit, pas de lutte, pas de cris ?...
- Non.
- Merci beaucoup. Ne vous éloignez pas, j'aurai encore besoin de vous.
- C'est bien.

## IX

Belœil posa le dossier sur son pupitre.

– Je n’ai pas questionné Olaf Erickson.

– Non, je vois ça.

– J’ai jugé que c’était inutile.

Le Domino avait le front plissé. Il réfléchissait.

– Tu as là, mon ami Belœil, un crime compliqué, et j’ai la sensation que le coupable serait facile à trouver. Il ne manque qu’une toute petite chose.

Il se pencha, chercha sur le pupitre.

– Que cherches-tu ? demanda Belœil.

– Le couteau. As-tu le couteau ?

– Oui. Jean-Pierre Deschois l’a conservé.

– Ah ? Montre-le moi.

Belœil fouilla dans son tiroir.

C'était un couteau à ressort, type américain. Sur la lame près du manche, il y avait une initiale de gravée : V.

– Tu n'as pas retracé ce couteau, Belœil ?

– Marque standard, en vente partout. Impossible à retracer. Il aurait pu être acheté à Gibraltar, Tombouctou, Manille ou New-York.

Le Domino ne parla pas pour quelques instants.

Il retournait le couteau en tous sens.

Puis il demanda à Belœil :

– Où sont les suspects ?

– Ici même, je les ai fait venir.

– Je voudrais questionner chacun pendant quelques secondes.

– Très bien, je te les amène un par un. Qui d'abord ?

– Julie Maillot.

– Un instant.

Julie Maillot arriva quelques instants plus tard.  
Très belle, très nerveuse, et très attirante.

*Interrogatoires du Domino noir*

Julie Maillot, passagère.

– Vous êtes Julie Maillot ?

– Oui.

– C'est vous qui avez découvert le cadavre de Peppino ?

– Oui.

– Racontez-moi.

– J'ai ouvert la porte, et je l'ai vu qui était tombé entre le poêle et l'évier. Je n'ai pas vu le couteau tout d'abord. Mais il avait une large entaille à la tête, et j'ai cru qu'il était simplement tombé. Puis j'ai vu le couteau, alors j'ai crié, je crois, puis je ne me souviens plus de rien.

– Bon. Julie Maillot est votre vrai nom ?

– Certainement, monsieur,

- Vous en êtes certaine ?
- Mais oui, monsieur.
- Le dossier indique ici que des recherches ont été faites, et qu’aucune Julie Maillot n’est connue à Châlons-sur-Marne.
- Je ne comprends pas...
- Vous avez de plus répondu à monsieur Bolœil que Châlons-sur-Marne était près de Paris. C’est à plus de cent kilomètres de Paris. Ça n’est pas près de Paris, ça.
- Question d’interprétation.
- Non. Je crois que vous mentez.
- Vous m’insultez, monsieur.
- Je ne vous insulte pas. Vous ne venez pas de Châlons-sur-Marne, et votre nom n’est pas Julie Maillot. Il vaut mieux dire la vérité tout de suite, car cette affaire grave...
- Que voulez-vous dire ?
- Je veux dire que la présente affaire est probablement plus grave que les raisons que vous puissiez avoir de cacher votre vrai nom.



- Ah ?
- Je vous conseille de parler.
- Soit, alors. Je me nomme madame Antonio Venati.
- Italienne ?
- Non, Française, mais j'étais mariée avec un Philippin, Venati.
- Ah ?
- Alors j'avais des raisons de me servir d'un nom d'emprunt...
- Quelles raisons ?
- Elles n'ont rien à voir avec le crime.
- Laissez-moi juger ça. Quelles raisons ?
- Je ne voulais pas que mon mari sache où j'étais.
- Où est votre mari ?
- À Manille.
- Merci.
- C'est tout ?
- Oui.

Elle sort.

Capitaine Alexis Andreiv

– Vous êtes russe ?

– Oui.

– Vous ne connaissiez pas Julie Maillot avant son arrivée sur le bateau ?

– Non.

– Avez-vous été surpris de trouver le cadavre de Peppino dans la cuisine, quand vous y êtes allé la première fois ?

– Pardon ?

– Quand vous êtes parti de la dunette, revolver au poing, pour aller tuer Peppino, puisque l'occasion était belle, avez-vous été surpris de le trouver déjà assassiné ?

– Je ne comprends pas...

– Vous comprenez très bien. N'insistons pas. Pourquoi cachez-vous le nom du coupable ?

– Je ne comprends pas...

– Ne jouez pas la comédie. Vous avez voulu assassiner Peppino, mais vous avez été devancé. Or, il est mathématiquement impossible que vous n’ayez pas vu, vous, ou Olaf, le criminel alors qu’il sortait de la cuisine.

– Je ne l’ai pas vu.

– Vous pourriez le jurer ?

– Oui.

– Et vous avez trouvé Peppino avant que Julie ne le trouve ?

– Oui.

– Merci de votre franchise. Maintenant, décrivez-moi, aussi brièvement que possible, la cuisine de votre navire.

– Vous ne l’avez pas vue ?

– Non.

– Voici ; sur le pont, une porte. Vous ouvrez cette porte, et c’est la cuisine. À gauche, un mur. Le long du mur, une armoire-table, suivie de l’évier, puis un poêle à l’huile d’une dizaine de pieds de long, puis une autre armoire, et c’est le

mur du fond. Sur ce mur, une porte qui donne dans l'entrepôt, et un réfrigérateur. Puis le mur de droite. Dans le coin, une armoire, puis une porte donnant dans le salon, à côté de la porte un monte-charge vers le mess, puis une autre armoire qui forme le coin et vient rejoindre la porte donnant sur le pont.

– C'est tout ?

– Oui.

– Quelle distance entre la porte et l'endroit où Peppino a été trouvé ?

– Environ treize à quatorze pieds.

– Merci.

– C'est tout ?

– Oui.

Il sort.

Jean-Pierre Deschois, premier officier de la  
SVENGALI

– C'est vous qui avez conservé le couteau ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Vous voulez le savoir ?

– Oui.

– J’allais tuer Peppino. J’avais des raisons pour le tuer. Je suis arrivé dans la cuisine, et il était déjà mort. Je voulais me venger du criminel qui m’a enlevé le plaisir de tuer Peppino de mes mains.

– Vous avez donc découvert le cadavre avant Julie Maillot ?

– Oui.

– Pourquoi n’avez-vous rien dit ?

– Par peur d’être impliqué, peut-être ?

– Bon. Merci beaucoup.

– C’est tout ?

– Oui. Il sort.

Olaf Erickson, passager.

– Vous êtes Olaf Erickson ?

– Oui.

- Quel était le but de votre voyage ?
  - Surveiller Julie Maillot.
  - Pourquoi ?
  - Parce que nous soupçonnions qu'elle avait des intérêts assez troubles.
  - Mais encore ?...
  - Nous la soupçonnions de représenter le gouvernement japonais.
  - Pour qui travaillez-vous ?
  - Le gouvernement américain.
  - Vous avez des papiers ?
  - Oui.
- Il s'identifie. Ses papiers sont en règle.
- Je suis surpris.
  - Pourquoi ?
  - Pour un officier secret américain, vous buvez beaucoup de gin.
- Olaf rit.
- Je puis vous montrer les bouteilles. De l'eau pure.

– Ah ?

– C’est un déguisement qui en vaut bien un autre.

– Je comprends.

– Et que pensez-vous de Julie Maillot ?

– Elle a beaucoup de tours dans son sac.

– Qui était Peppino ?

– Un Philippin qui a eu maille à partir avec le régime d’occupation japonais.

– De quelle façon ?

Olaf Erickson tend un papier à Belœil et au Domino noir.

Le Domino se lève.

– Merci, restez ici, j’ai besoin de vous. Il va vers la porte et l’ouvre.

– Julie Maillot, entrez.

Elle entre.

– Mademoiselle Maillot, alias Madame Venati, répondez à mes questions.

– Oui.

- Votre mari collaborait-il avec les Japonais ?
  - Je ne sais pas.
  - Oui ou non ?
  - Je ne sais pas.
  - Nous savons qu’il collaborait. Nous en avons la preuve.
  - Il n’était pas, en mauvais termes avec eux.
  - Est-il mort ?
- Elle sursaute.
- Je ne sais pas.
  - Vous mentez. Il est mort, assassiné par un patriote, Peppino, que vous avez ensuite assassiné, tant au nom du gouvernement japonais qui trouvait votre mari très utile, qu’au nom de votre amour lésé... Voilà le but de votre voyage, les caresses que vous avez acceptées de Peppino, et la raison pour laquelle vous l’avez assassiné.
  - Ce n’est pas vrai.
  - J’ai toutes les preuves en mains.
  - Vous n’en avez aucune.



– Peppino a été assassiné à l'aide d'un couteau ayant appartenu à votre mari.

– Non !

– Voici le couteau, avec ses initiales.

– C'est tout ce que vous avez comme preuves ?

– Non. Le capitaine Alexis Andreiv vous a rencontrée face à face, comme vous sortiez de la cuisine. Il venait d'entendre tomber Peppino...

– Ce n'est pas vrai !

– Il a parlé !

– Ce n'est pas vrai !

– Nous avons sa déclaration formelle qu'il vous a vue assassiner Peppino.

– Le salaud, il m'a fait ça, à moi ?

– Oui.

– C'est lui qui m'a poussée à ce crime. Il m'a encouragée...

– Oui ?

– Et voilà qu'il veut me le rejeter sur le dos ?

Oui, j'ai tué Peppino, et Alexis m'a aidée.

– Vous avouez avoir tué Peppino ?

– Oui.

– Vous vous êtes embarquée sur ce navire avec ce but en tête ?

– Oui.

– Et vous avez accepté les avances de Peppino pour mieux le tuer ?

– Pas seulement pour ça.

– Pourquoi donc ?

– Pour que les autres passagers et officiers soient jaloux, et aient un mobile puissant de le tuer.

– Vous êtes astucieuse.

– Peut-être.

– Et Venati a été tué par Peppino ?

– Oui.

– Receviez-vous de l'argent du gouvernement japonais pour tuer Peppino ?

– Oui.

- Combien ?
  - Mille dollars.
  - C’est tout ?
  - Non, aussi mes dépenses de voyage, quelles qu’elles soient.
  - Très bien.
- Il se tourne vers Belœil.
- Faites-la incarcérer.
- On l’amène.
- Elle pleure.
- Voilà, Olaf Erickson. C’est bien ça ?
  - C’est bien ça. Nous allons maintenant demander l’extradition, et mon gouvernement va se charger de punir la jolie femme comme elle le mérite.
  - C’est une espionne ?
  - Depuis cinq ans. Elle fait de l’espionnage, et dans le crime présent, elle a combiné l’espionnage avec la vengeance personnelle.
  - Elle avait fort bien organisé son affaire.

Belœil demande.

– Tu la soupçonnes ?

– Dès le début.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Une intuition. Puis elle a commis une erreur.

– Laquelle ?

– Quand elle a déclaré que Peppino avait une entaille à la tête.

– C'est vrai.

– Oui, mais de la manière qu'il était couché, elle ne pouvait le savoir sans approcher. Elle a déclaré s'être tenue dans la porte. Première erreur.

– D'autres aussi ?

– Son minutage n'était pas assez calculé. Ainsi elle s'est rencontrée avec Alexis.

– Comment le savais-tu ?

– C'est gentleman, et il ne sait pas mentir. Il s'est troublé quand je lui ai dit qu'il avait dû

rencontrer le coupable dans la porte de la cuisine. Alors je me suis servi de ce truc pour faire avouer Julie Maillot...

– C’est tout ce que tu avais comme indices ?

– Oui. J’avais éliminé Jean-Pierre, je ne savais pas quoi faire de Bruno, le capitaine ne me semblait pas avoir eu le temps de perpétrer le crime... et je n’aimais pas la façon d’agir de Julie Maillot... Surtout le fait qu’elle s’intéressait au cuisinier... Ça c’était louche...

– C’est magistral...

– Rien de magistral là-dedans, Olaf. Il ne s’agissait que de me servir de psychologie, et de juger un peu les personnages de ce drame... Et voilà !...

Olaf hocha la tête.

– C’est tout de même plus que je ne pouvais en faire... Vous n’avez même pas vu les lieux du crime. Vous n’avez pas questionné Bruno...

– C’est vrai, mais vous voyez, je n’en ai pas eu besoin... Vous tenez votre coupable, et en même temps vous mettez la main sur une

espionne depuis longtemps recherchée. Que voulez-vous de plus ?

Ils ne voulaient rien de plus.

Olaf Erickson était content.

Théo Belœil s'épongeait le front et soupirait de soulagement...

Le Domino noir considérait avoir bien rempli sa journée.



Cet ouvrage est le 700<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.